

Grandeurs et misères du calvaire de Shipshaw The decline and revitalization of the Shipshaw calvary

Pascal Huot

Volume 10, 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1013542ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1013542ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Huot, P. (2012). Grandeurs et misères du calvaire de Shipshaw. *Rabaska*, 10, 81–95. <https://doi.org/10.7202/1013542ar>

Résumé de l'article

Témoins d'une ferveur religieuse populaire, les croix de chemin et calvaires signent le paysage du Québec. Vestiges d'une époque, ils ont subi pour plusieurs les contrecoups du temps. Mais certains jouissent encore aujourd'hui de la dévotion de fidèles. À cet égard, le calvaire de Shipshaw dans la ville de Saguenay, vieux de plus de 61 ans, mérite considération. D'abord et avant tout, témoin d'une histoire humaine, sa survie et sa revitalisation sont tributaires des efforts d'une dame, Charlotte Mercier-Bouchard. Cet article retrace la chronologie de ce calvaire, son édification, ses épreuves ainsi que les actions posées pour en assurer la revitalisation et la pérennité.

Terrains

Grandeurs et misères du calvaire de Shipshaw

PASCAL HUOT

Ethnologue et photographe indépendant

Témoins d'une ferveur religieuse populaire par leur présence, les croix de chemin marquent le paysage du Québec. Leur histoire raconte la fierté, le drame, le recueillement, l'abandon, le déménagement, la résurrection et la foi profonde qui ponctuent leur vie. Vestiges d'une époque, les croix de chemin et calvaires ont subi pour plusieurs les contrecoups du temps. Mais certains ont le bonheur d'entretenir leur éclat premier, parce qu'une personne s'arrête pour les regarder, les faire vivre à nouveau.

L'usage à l'égard des croix de chemin veut qu'on les salue en se signant ou en soulevant son chapeau. Ce signe de respect est accompagné d'une prière pour qui passe sur son chemin. L'archiviste Jacinthe Dostie se souvient encore très bien de celle qui lui a été enseignée enfant : « Quand j'étais petite, lors de nos voyages en voiture, ma mère m'a appris une petite prière à dire lorsqu'on croisait une croix de chemin. Ainsi, chaque fois que je voyais une croix, je disais dans ma tête : Salut ô croix du chemin, toi qui as porté le roi des rois¹ ». De plus, ce lieu sert également au culte en plein air, se substituant parfois à l'église lors de certains rituels, notamment lors de la neuvaine à Sainte-Anne.

Outre ces observateurs des croix de chemin et ces croyants, plusieurs ethnologues, historiens et historiens de l'art se sont penchés sur l'étude de cette manifestation populaire. Parmi ceux-ci, les travaux de l'ethnologue Jean Simard demeurent encore des références de première consultation. Cet ancien professeur de l'Université Laval fait figure d'expert sur cette question. De ses premières réflexions sur ce phénomène en 1972 à ses travaux ultérieurs, notamment la publication de son inventaire réalisé en collaboration avec Jocelyne Milot pour le compte du ministère des Affaires culturelles², tout un terrain de connaissance a été défriché. Les contributions d'autres universitaires sur le sujet, allant de l'article scientifique, comme celui de Diane Joly³, à la

1. Informations recueillies auprès de l'informatrice au mois de juillet 2011.

2. Jean Simard et Jocelyne Milot, *Les Croix de chemin. Inventaire sélectif et trésor*, Québec, Les Publications du Québec, « Patrimoine », 1994, 510 p.

3. Diane Joly, « Des croix de chemin en quête de protecteurs », *Rabaska*, vol. 6, 2008, p. 41-67.

thèse de doctorat de Paul Carpentier⁴, font que la compréhension de cette manifestation est très avancée. Le sujet a également été vulgarisé pour le grand public par le biais du film documentaire⁵ ou, plus récemment, par la photographie⁶.

Pourquoi alors revenir sur ce sujet ? Pour raconter la petite histoire qui rend possible, encore aujourd'hui, la souvenance et la pérennité des objets de culte populaire. Le présent article se veut une monographie de l'une de ces croix de chemin, à l'histoire singulière, mais représentative du vécu de ces objets de piété en relation avec le quotidien des gens.

Parmi l'ensemble du corpus existant, la croix de chemin de Shipshaw⁷, vieille de plus de 61 ans, mérite en effet attention. Elle s'élève dans le secteur de l'arrondissement Jonquière de Ville Saguenay⁸, à la jonction des routes Saint-Léonard et Coulombe. La presse locale a évoqué quelques fois sommairement son histoire au fil des ans, mais nulle étude scientifique ne s'y est encore attardée spécifiquement. Si l'on fait mention de son existence dans l'inventaire réalisé par Jean Simard et Jocelyne Milot⁹ ainsi que dans un inventaire des croix de chemin dans le Haut-Saguenay publié dans la revue d'histoire du Saguenay–Lac-Saint-Jean, *Saguenayensia*, en 1986¹⁰, il devient urgent de collecter son récit auprès de Charlotte Mercier-Bouchard, aujourd'hui âgée de 79 ans. Celle-ci a participé activement à l'érection et à la revitalisation de ce calvaire.

4. Paul Carpentier, « Les Croix de chemin : un phénomène de comportement en religion populaire », Thèse de doctorat, Québec, Université Laval, 1980, 781 p.

5. François Brault, *Calvaires et croix de chemin*, Montréal, Office national du film du Canada, 1991, 28 min. 59 sec.

6.. Vanessa Olivier-Lloyd, *Les Croix de chemin au temps du bon Dieu*, Outremont, Les Éditions du passage, 2007, 224 p. Il est intéressant de noter au passage que, dans ce petit échantillon non exhaustif de références, l'ethnologue Jean Simard a posé son regard et son expertise sur l'ensemble des documents précités.

7. Shipshaw, nom qui signifie rivière enfermée en langue montagnaise, est implantée dans la partie sud-ouest du canton de Simard, sur la rive nord du Saguenay, au nord de Jonquière.

8. Ville Saguenay est une création issue des grandes fusions qui ont eu lieu en 2001 et 2002 au Québec. Cette agglomération de 1136 km² comprend les anciennes villes de Chicoutimi, Jonquière et La Baie, de même que quatre petites municipalités : Laterrière, Lac-Kénogami, Shipshaw et un secteur de Canton-Tremblay. « Selon les autorités gouvernementales, les regroupements ou les fusions servent à rendre les limites municipales conformes à l'étendue du tissu urbain autour d'un pôle historique », mentionne l'historien Jacques Ouellet, dans *Le Saguenay–Lac-Saint-Jean*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, « Les régions du Québec, histoire en bref » 10, 2009, p. 178. Un amalgame chaotique qui, constate l'historienne Russel-Aurore Bouchard, « n'a pas fini de semer la discorde et la confusion dans les esprits » ; cf. *Chroniques d'histoire du Saguenay–Lac-Saint-Jean (Du mythe à la réalité)*, Chicoutimi, Saguenay–Lac-Saint-Jean, 2011, p. 131-132.

9. *Op. cit.*, p. 86. Il est à noter que celle-ci a été retenue pour figurer parmi les 35 croix et calvaires dans cette région.

10. Yvan Gauthier, « Croix de chemin du Haut-Saguenay », *Saguenayensia*, vol. 28, n° 1, janvier-mars 1986, p. 3-15.



Une vue d'ensemble du site

Source : photographie de Pascal Huot, 2011.



Calvaire de Shipshaw

Source : photographie de Pascal Huot, 2011.

Installée sur un promontoire de ciment élevé d'environ quatre pieds (1,2 m), la croix en bois peint de brun est d'une hauteur de huit pieds (2,4 m) et d'une largeur de cinq pieds (1,5 m). Un *corpus Christi* en ciment de couleur blanche avec une couronne d'épines dorée enrichit la croix ; il est maintenu par trois clous. Deux inscriptions y sont également apposées. Dans le haut de la hampe, on retrouve le titulus INRI¹¹. Sur l'autre inscription, on peut lire l'information suivante : « Don de la famille Adélarde Bouchard et Eugénie Gilbert ». L'ensemble est couronné d'un dais, un petit toit qui sert notamment de protection contre les intempéries. L'enceinte est constituée d'une clôture de métal peinte en noir.



Inscription apposée dans le haut de la hampe

Source : photographie de Pascal Huot, 2011.

La présence de ce *corpus Christi* change la dénomination du lieu. Pour être conforme à la nomenclature, cette croix de chemin doit être appelée calvaire. L'ethnologue Jean Simard explique ainsi cette terminologie : « On donne communément le nom de “calvaires” à ces croix de chemin auxquelles on suspend le corps du crucifié. Ils constituent l'une des grandes catégories de croix qui s'alignent le long des routes rurales¹² ».

11. INRI est l'acronyme de l'expression latine *Iesus Nazarenus Rex Iudaeorum* qui signifie Jésus de Nazareth, roi des Juifs.

12. Jean Simard, *Les Arts sacrés au Québec*, Boucherville, Les Éditions de Mortagne, 1989, p. 242.

Le calvaire de Shipshaw bénéficie d'un décor naturel séduisant, délimité à l'arrière par un tableau de pierre qui met en valeur l'objet de piété, en plus d'être escorté d'une fontaine et d'un jardin fleuri. Le calvaire n'a toutefois pas toujours eu son lustre actuel, mais il a eu le bonheur de retrouver sa fierté de jadis, puisqu'une personne s'y est appliquée. Sa survie et sa revitalisation sont tributaires des efforts et de la foi d'une dame, Charlotte Mercier-Bouchard. Ce récit est aussi une partie de son histoire¹³.



Charlotte Mercier-Bouchard dans la cour de sa résidence
En arrière-plan, la rivière Saguenay et la marina de Shipshaw
Source : photographie de Pascal Huot, 2011.

Chronologie d'une édification

En 1950, en pleine année sainte décrétée par le pape Pie XII (1876-1958), Adélarde Bouchard et Eugénie Gilbert, une famille francophone et catholique, décident d'ériger une croix monumentale sur la terre familiale, devant la maison paternelle, dans le rang 5 à Saint-Léonard de la paroisse Saint-Ambroise.

Pour orner la croix, ils commandent un christ par catalogue au magasin Paquet à Québec et ils fabriquent un socle de ciment pour l'accueillir. Albert Bouchard, dit Bébert¹⁴, un des fils d'Adélarde et Eugénie, va déboursier les 100 dollars qu'il en coûte pour l'objet de fierté.

13. Entrevue réalisée le 3 juin 2011. Collection privée, Pascal Huot, enregistrement sur support numérique, Shipshaw, 44 min. 14 sec. Charlotte Mercier-Bouchard a écrit, à compte d'auteur et à l'intention de sa famille, un petit texte qui explique l'histoire de la croix de chemin. En 2000, elle en a fait imprimer quelques exemplaires qu'elle a ensuite distribués sous la forme d'un petit livre broché de 18 pages intitulé *Histoire d'un rêve. Une croix de chemin à Shipshaw*.

14. « Ils l'appelaient Bébert, il était vieux garçon ». Il est « resté sur le carreau », confie lors de l'entrevue Charlotte Mercier-Bouchard.

L'abbé Henri Tremblay, curé de la paroisse, bénit le nouveau calvaire la même année. Comme le signale l'ethnologue Paul Carpentier : « Les gens choisissaient un lieu pour y mettre une croix et le faisaient bénir par le prêtre, délimitant ainsi un espace sacré dans le monde profane où ils vivaient quotidiennement, et ils s'y réunissaient ensuite pour y manifester leur croyance religieuse¹⁵ ».

Les épreuves : feu, deuil et abandon

Le 29 mai 1968, un incendie de forêt fait rage. De nature accidentelle, celui-ci prend naissance d'un feu de broussailles allumé par un voisin près du petit pont de la rivière des Aulnaies et dont il a perdu le contrôle, rapporte Chantale Bouchard¹⁶, fille de Charlotte Mercier-Bouchard. Sa mère se rappelle encore aujourd'hui très bien l'incident :

On a vu arriver ça dans le bois. Nous autres, on a dû sortir tout le ménage de la maison, j'avais toute ma famille. [...] Puis je suis allée chez le voisin. L'avion est arrivé juste à temps. Je criais le bon Dieu, je criais : N'importe quoi, mais pas ma maison ! Les enfants du voisin se rappellent encore comment je criais au bon Dieu. Puis quasiment instantanément, l'avion-citerne est arrivé. Ils ont tout arrosé, puis on a été sauvé de même. Je te le dis, c'est un vrai miracle.

Par contre, la demeure de ses beaux-parents, la famille Bouchard-Gilbert qui la voisine, n'a pas été épargnée. Elle fait alors partie de cette famille, ayant épousé l'un des fils, Jacques. Une perte totale. Elle précise cependant que le feu qui a créé la dévastation a gracié la croix. « Le feu a passé, puis la croix est restée là. La grange, la maison, les garages, tout a brûlé ».

Ses beaux-parents décident de se reconstruire un peu plus à l'est, dans les limites de la paroisse de Saint-Jean-Vianney¹⁷, voisine de Saint-Ambroise. Mais la croix demeure sur son socle. En 1971, un nouveau tracé de la route Saint-Léonard éloigne le calvaire du regard des passants. Celui-ci n'est dorénavant plus visible du grand chemin.

La famille de Charlotte Mercier-Bouchard continue son petit bonhomme de chemin jusqu'à la triste année de 1981. Les épreuves de la vie vont s'abattre sur la maisonnée. Au mois de mars, un feu leur enlève un premier fils, Bruno.

15. Paul Carpentier, « La Survivance des croix de chemin : mythe ou réalité », *Culture et Tradition*, vol. 1, 1976, p. 47.

16. Entrevue réalisée le 3 juin 2011. Collection privée, Pascal Huot, carnet de terrain, Shipshaw. Chantale Bouchard avait 4 ans lors de l'incendie.

17. Le village de Saint-Jean-Vianney est fusionné avec la municipalité de Shipshaw le 9 juillet 1977, par le gouvernement du Québec. Ce village est tristement connu pour le glissement de terrain qui plonge la petite municipalité dans le drame la nuit du 4 mai 1971. Sept millions de mètres cubes d'argile s'écoulent par la rivière Shipshaw jusqu'au Saguenay détruisant presque entièrement Saint-Jean-Vianney. Pour en savoir plus sur ce cataclysme, voir Russel Bouchard, *Villages fantômes, localités disparues ou méconnues du Haut-Saguenay*, Saguenay, Société historique du Saguenay, Cahiers de Saguenaysia, « Histoire des municipalités » 12, p. 91-104.

L'incendie prend dans le hangar où le jeune homme est allé chercher de l'essence. Aîné de la famille, il est alors âgé de 19 ans. En juillet, sans que le deuil soit terminé, ils perdent accidentellement un autre de leur garçon, « son bébé », le cadet de la famille. Gilbert se noie près du petit pont qui franchit la rivière des Aulnaies. L'année suivante, en 1982, le malheur frappe à nouveau. Jacques trouve la mort, laissant Charlotte, son épouse, dans l'affliction avec cinq enfants.

Pour surmonter son drame, la veuve se rend régulièrement à la croix familiale pour se recueillir. « Après la mort de mes enfants, j'allais souvent prier à la croix. Puis c'est là que j'allais pleurer. J'étais toute seule là, il n'y avait personne », se rappelle la dame de 79 ans. En tant que témoin de ses épreuves, la croix monumentale offre un refuge et aide Charlotte Mercier-Bouchard à surmonter sa peine.

Le déménagement

Avec les années, la forêt reprend son territoire sur l'ancienne route. Le calvaire laissé à l'abandon n'a plus l'éclat de son passé. Un projet germe alors dans la tête et le cœur de Charlotte Mercier-Bouchard. Elle souhaite revitaliser la croix de chemin en la déménageant dans un endroit où les gens pourront la voir de nouveau et s'y recueillir.



Le socle de béton qui accueillait anciennement le calvaire est envahi par la mousse

Source : photographie de Pascal Huot, 2011.

Tout enthousiaste, elle en parle à plusieurs, mais personne ne semble croire en son entreprise lourde de contraintes financières et administratives. À l'automne 1983, Charlotte Mercier-Bouchard commence à perdre l'espoir de voir son calvaire déménagé. Elle se rend à la croix pour exprimer son désarroi et solliciter l'aide de Dieu. Elle demande au Seigneur de mettre quelqu'un sur sa route pour qu'advienne sa volonté.

Deux jours seulement après son implorante demande, l'inattendu survient. Yvon Jomphe se montre intéressé et accepte d'aider la dame dans son projet. Ils forment un comité de quatre personnes avec Lauréat Lavoie et Jean-Nil Murdock. Ils doivent alors faire face à leur premier défi : trouver un terrain plus visible.

Par bonheur, un terrain face à la nouvelle résidence de sa belle-mère, Eugénie Gilbert-Bouchard, est disponible. La Shipshoise, interrogée par la journaliste Mélyssa Gagnon, précise l'importance que revêt la situation géographique du nouveau site pour l'érection de la croix : « Pour moi, c'était important qu'elle s'en aille chez les parents de mon mari¹⁸ ».

Le terrain en bordure de la route, en flanc de montagne, mesure 85 pieds (25,9 m) de façade par 100 pieds (30,5 m) de profondeur. Il leur faut maintenant réunir la somme nécessaire à son acquisition, soit 4 000 dollars. Par le porte-à-porte dans la paroisse, les bénévoles recueillent 2 200 dollars. Une subvention du ministère des Affaires culturelles dans le cadre de la conservation du patrimoine allonge pour sa part la somme de 1 800 dollars. Le terrain est acheté au nom de la paroisse de Saint-Jean-Vianney pour bénéficier d'une exonération de taxe.

Lucien Bouchard, le beau-frère de Charlotte Mercier-Bouchard, qui avait obtenu le calvaire par succession, accepte d'en faire don à la paroisse de Saint-Jean-Vianney. Le travail de restauration est fait par des bénévoles. La croix est retirée de son ancien socle et le *corpus Christi* est rafraîchi.

Faire un chemin de croix pour déménager la croix

Le 22 avril 1984, l'inauguration de la croix de chemin dans son nouveau refuge se fait dans un grand déploiement populaire. La célébration se déroule le Vendredi saint avec un chemin de croix grandeur nature dans les rues de la municipalité. « L'exercice du chemin de croix a pour but de rappeler aux fidèles les derniers moments de la vie de Jésus depuis sa condamnation jusqu'à sa mise au tombeau, en passant par l'événement capital du drame : sa mort sur la croix¹⁹ ».

18. Mélyssa Gagnon, « Chemin de croix de Shipshaw. La cause d'une vie pour Charlotte Mercier », *Le Quotidien*, 17 avril 2011, page consultée en ligne en juillet 2011 : www.cyberpresse.ca/le-quotidien/le-quotidien-du-jour/201104/15/01-4390319-le-chemin-de-croix-de-charlotte-mercier.php.

19. Jean Simard, *Les Arts sacrés au Québec*, op. cit., p. 241.

Les pèlerins sont nombreux. La participation massive prouve que la dame a eu une bonne idée. Une croix en bois symbolique est portée par Dominic Gagnon, un jeune de la paroisse, qui joue le rôle de Jésus. Il est entouré de douze autres jeunes comédiens et comédiennes, qui participent à cette reconstitution, costumés en la Vierge Marie, en apôtres et en soldats. Une procession de plus de 200 fidèles marche sur près de cinq kilomètres. Le parcours débute à l'emplacement d'origine de la croix pour se terminer à son site actuel.

« À la douzième station, quand Jésus a été crucifié, les hommes ont pris le christ, ils l'ont mis sur la croix, ils l'ont vissé avec des grosses *bolts* [boulons], puis ils l'ont relevé et ils l'ont mis à sa place », se rappelle avec émotion l'instigatrice du projet. Le moment, dans la piété et la méditation, est chargé d'émotion.

Le pasteur d'alors, l'abbé Bernard Doré, appelle au recueillement. Des Alléluias fusent de toutes parts pour saluer la Résurrection du Christ. Un consommé de soupe et un morceau de pain frais sont servis à la salle communautaire et les pèlerins du jour se réunissent autour d'un audiovisuel. Le lendemain, le journal régional *Le Quotidien* titre en grosses lettres : Le chemin des douleurs se transporte à Saint-Léonard²⁰.

Le chemin de croix de Shipshaw naît, et pour de bon. Celui-ci est repris depuis le Vendredi saint à chaque année²¹.

En 2009, pour le vingt-cinquième chemin de croix, la charge de porter la croix en personnifiant Jésus est accomplie par Marc-André Boily. Malgré une température près du point de congélation, 200 fidèles seront du nombre et la procession prend son départ à 13 h 30. Durant deux heures, le cortège, qui emprunte les rues Delisle, Bellevue et Tremblay, accompagnera leur Jésus en marchant, priant et chantant. Lors de cette célébration, le journaliste Samuel Tremblay recueille les impressions de l'évêque du diocèse de Chicoutimi, monseigneur André Rivest, qui s'est déplacé pour assister à la célébration : « C'est la première fois que je viens, ici, à Shipshaw. D'habitude, je vais à celui de Chicoutimi-Nord. Comme c'est le 25^e, je tenais à être présent, explique-t-il. Beaucoup de gens se sont déplacés, c'est bien. C'est toujours intéressant de voir que plusieurs jeunes participent aussi²² ».

Pour concrétiser la logistique de ces quatorze stations grandeur nature, plusieurs bénévoles sont interpellés. Certaines entreprises prêtent des tracteurs avec des plates-formes sur lesquelles les acteurs s'exécutent. Les plates-formes sont déplacées à l'insu des pèlerins. L'unité pastorale s'occupe des

20. Charlotte Mercier, *Histoire d'un rêve. Une croix de chemin à Shipshaw*, op. cit., p. 12-13.

21. 2008 est la seule année où le chemin de croix a dû être annulé, pour cause de tempête.

22. Samuel Tremblay, « Sur les pas du Christ », *Le Quotidien*, 11 avril 2009, page consultée en ligne en juillet 2011 : www.cyberpresse.ca/le-quotidien/200904/11/01-845702-sur-les-pas-du-christ.php.

textes récités en plus de recruter les acteurs et ainsi avoir le privilège de choisir qui interprétera Jésus. Les personnages sont costumés « comme à l'époque de Jésus ». Durant les premières années, la polyvalente de Jonquière avait une école de couture et leurs étudiants ont confectionné les costumes. Ces robes, rouge vin, grises, brunes, jaune foncé, bleu marin et bleu pâle, sont encore utilisées aujourd'hui. De plus, la police est sollicitée, puisqu'elle doit dévier la circulation par les rues voisines lorsque les pèlerins sont tous réunis au calvaire.

En 2011, ils étaient entre 400 et 500 personnes, signale Charlotte Mercier-Bouchard. Elle souligne que, les premières années, ils étaient entre 800 et 900 personnes²³. Annoncée dans les médias locaux, la procession attire des participants « de tous âges » qui proviennent de plusieurs villes et villages des alentours. Le parcours est accessible à toute personne, qu'importe leur mobilité, comme le précise la fondatrice du chemin de croix au journaliste André Deschênes : « C'est une belle occasion de se recueillir, et de cheminer ensemble dans un court parcours adapté pour tout le monde, que ce soit à pied, en patins à roues alignées, à vélo, avec une poussette ou un quadriporteur²⁴ ».



**Procession de fidèles marchant dans les rues de Shipshaw
lors du chemin de croix annuel**

Source : Coll. Charlotte Mercier-Bouchard. Auteur et date inconnus.

23. Des chiffres qui semblent être un peu grossis.

24. André Deschênes, « Un chemin de croix en pleine rue à Shipshaw », *Le Courrier du Saguenay*, 22 avril 2011, page consultée en ligne en juillet 2011 : www.courrierdusaguenay.com/Societe/Spiritualite/2011-04-22/article-2448455/Un-Chemin-de-croix-en-pleine-rue-a-Shipshaw/1.

Un site à entretenir et à embellir

En 1997, grâce aux démarches de l'abbé Clément Girard, les pères maristes font don d'une statue de la Madone en ciment d'environ trois pieds (0,9 m). Elle trône sur l'un des rochers et celle-ci est priée chaque soir du mois de mai. En 1998, une nouvelle statue prend place sur le site, celle de Notre-Dame-de-Lourdes apparaissant à Bernadette, don de Pierre Côté de Jonquière. La statue est fabriquée en résine de synthèse blanche. La même année, Adonaldo Savard fait don d'une parcelle de terrain supplémentaire. Afin de partager son histoire avec les passants, un petit lutrin en bois peint est installé sur le site. Protégé par un plexiglas – dont l'état un peu détérioré obstrue légèrement la vue –, le texte inscrit explique sommairement le parcours du calvaire sur ce site.

Chaque année, Charlotte Mercier-Bouchard, cette amoureuse d'horticulture, bonifie le site en y apportant de nouveaux éléments floraux et matériels, dont une fontaine qui fait ruisseler sa cascade sur le rocher et vient se jeter au pied de la Vierge de 8 h le matin à 21 h le soir. La municipalité de Shipshaw apporte sa collaboration en assurant l'éclairage du site en tout temps. En plus, de nombreuses fleurs vivaces sont ajoutées chaque année, et depuis 2010, la dame souligne avec grande fierté qu'elle a planté pour le plaisir gustatif des visiteurs et des cyclistes des plants de tomates cerises. De telles attentions sont pratiques courantes face aux croix de chemin. « Le caractère sacré de la croix dans ces conditions transparaissait dans l'attitude des gens à son égard. On entretient les alentours de la croix. On y sème des fleurs. La croix elle-même est décorée, peinte et repeinte périodiquement²⁵ ».

L'entretien de la pelouse est confié à un employé de la ville, contrat qui est fait à « bon prix », selon Charlotte Mercier-Bouchard, 300 dollars pour l'année. « On l'a déjà fait faire par des jeunes, mais il faut toujours dire : Est-il là ? L'a-t-il fait ? Ne l'a-t-il pas fait ? C'est un casse-tête. Là, on n'a pas à s'en occuper ».

Comme si le calvaire ne pouvait rester en paix, la veille de la tenue du chemin de croix annuel, le site est victime de vandalisme en 2008. « Elle [la croix] a été coupée avec une scie, puis la croix est tombée dans les marches de ciment en bas », déplore la dame. La ville est venue solidifier la croix en apposant des équerres de métal dans le bas. Ironiquement ou heureusement, ce déplorable incident est survenu la seule année où le chemin de croix a été annulé.

25. Paul Carpentier, *op. cit.*, 1976, p. 47.



**La Madone des pères maristes trônant sur son rocher
apparaissant à Bernadette**

Source : photographie de Pascal Huot, 2011.



**Équerres installées sur la croix pour la solidifier
après qu'elle eut été sciée en 2008**

On peut voir la marque laissée par la scie au pied de celle-ci.

Source : photographie de Pascal Huot, 2011.

En 2010, le calvaire est de nouveau victime de profanation. Une ou des personnes ont peint le christ tout en noir, acte qui, dans une similitude avec 2008, a été perpétré la veille du chemin de croix. Ils ont dû déboursier pour faire enlever la peinture noire et repeindre le christ, en plus de devoir réparer les coups infligés à la sculpture.

Tenir un bazar pour entretenir le site

Pour financer l'entretien du site, Charlotte Mercier-Bouchard, aidée de bénévoles, organise aux deux ans un bazar²⁶. Durant cet intervalle, ils amassent et stockent dans un entrepôt divers articles donnés par les gens et la municipalité²⁷. De plus, deux jours avant l'activité, les bénévoles font une corvée pour recueillir des objets de donation²⁸. La dame, dans une petite serre au côté de sa demeure, fait pousser également des plants de tomates qui seront vendus pendant le bazar. À l'occasion de l'activité de financement, ils procèdent à la vente de billets pour le tirage de trois prix en argent : 150, 100 et

26. Sauf pour les années 2008 et 2009, où le bazar a eu lieu deux années de suite.

27. On y retrouve : bijoux, bibelots, petits appareils électriques, jouets, livres, vaisselle, outils, articles de sports, petits meubles, literie, horticulture, vêtements, etc.

28. En 2011, cette corvée a eu lieu les 2 et 3 juin de 18 h à 20 h au centre communautaire de Shipshaw.

50 dollars. Un service de restauration est également offert sur place²⁹ pour le dîner. Le tout est complété par des commandites des commerces de la région. La mention de ceux-ci est inscrite sur un carton derrière les tables où sont servis les repas. Le bazar se déroule au centre communautaire de Shipshaw de 9 h à 16 h. L'activité a lieu sur deux jours consécutifs, soit le samedi et le dimanche³⁰. La ville fournit la salle gratuitement.



**Des bénévoles qui s'affairent aux derniers préparatifs, la veille du bazar
À l'avant-plan gauche, Charlotte Mercier-Bouchard**

Source : photographie de Pascal Huot, 2011.

Les sommes amassées servent à l'entretien et à l'embellissement du site, à la tenue du chemin de croix annuel, mais aussi au soutien aux jeunes dans leurs activités sportives et de loisirs ainsi qu'à l'achat de matériel scolaire lors de la rentrée.

En guise de conclusion

Une histoire de courage et de foi inébranlable se cache derrière la pérennité du calvaire de Shipshaw, et sa bienfaitrice, madame Charlotte Mercier-Bouchard,

29. Pour l'année 2011, il y avait au menu, en plus des pâtisseries, du pâté de saumon et de la lasagne pour le samedi et de la tourtière pour le dimanche.

30. L'édition de 2011 a eu lieu les 4 et 5 juin.

est un exemple de détermination³¹. Il est ici possible de parler de survivance d'un calvaire grâce à ses bons soins. Contrairement à ce que l'ethnologue Paul Carpentier notait en 1976 sur cette tradition dans la Mauricie : « la plupart des gens qui ont planté les croix actuelles ou qui en ont hérité nous en parlent au passé, nous disant parfois de façon fort explicite que l'objet de la conversation est témoin d'un autre âge³² ». Ici, dans le Haut-Saguenay, le calvaire de Shipshaw atteint aujourd'hui un sommet dans la considération populaire.

Bien qu'en pleine forme pour ses 79 ans, « je suis contente de ma santé. Je remercie le petit Jésus tous les jours », Charlotte Mercier-Bouchard est consciente qu'elle doit trouver une relève pour poursuivre sa dévotion. « Parce que moi, quand je ne serai plus là, qui va payer pour l'entretien de la croix du chemin ? Ça va peut-être aller à la paroisse ! Mais aujourd'hui, les paroisses ont de la misère à arriver. Ils ont l'église à entretenir, puis il y a moins de monde à l'église. C'est ça qui m'inquiète un peu ». Certains bénévoles ont commencé à se manifester pour la suite des choses, dont Jean-Marie Bouchard, cousin de son défunt mari. La dame évoque également ses enfants qui pourraient éventuellement prendre la relève. C'est donc vers ce passage de flambeau que l'avenir du calvaire de Shipshaw se dirige.

Pour les autres croix de chemin et calvaires du Québec, la situation ne sera sans doute pas aussi glorieuse. Mais outre la ferveur religieuse qui a donné lieu à la survie et à la revitalisation du calvaire de Shipshaw, l'on peut espérer voir un revirement de situation dans l'opinion publique face aux croix de chemin. En effet, plusieurs universitaires et amateurs avertis se sont intéressés à ce patrimoine ethnologique, redonnant ainsi la fierté d'avoir sur un lopin de terre un témoignage digne de mention. Il suffit d'en recueillir la mémoire, à la fois individuelle et collective, pour conserver la pérennité de ces objets chargés d'histoire.

31. La journaliste Mélyssa Gagnon, *op. cit.*, mentionne également que : « Entre autres réalisations, Charlotte Mercier a fondé, dans la foulée du déluge de 1996, un comptoir vestimentaire à Shipshaw pour les gens démunis. L'ancienne présidente de la Saint-Vincent de Paul se réjouit de voir, encore aujourd'hui, son œuvre se poursuivre ».

32. Paul Carpentier, *op. cit.*, 1976, p. 48.